

Compte rendu, concert. Paris, Philharmonie 2, cité de la musique. Le 4 février 2015. Ibrahim Maalouf : Au pays d'Alice...

La définition de « Merveille » concerne à la fois l'admirable, le rare, le précieux et la perfection des la forme et du fond. Un travail remarquable en somme. Retrouver du merveilleux dans le commun tient parfois du rêve ou même de l'impossible. Finalement, le cœur de la narration de Lewis Carroll dans « Alice aux pays des Merveilles » est le prodige du quotidien qui en devient surnaturel et merveilleux. Dans l'esprit, faire une production de théâtre musical avec des intervenants classiques et des interprètes des styles jazz et rap sont une belle initiative. Néanmoins, ces cercles qui s'ignorent parfois, mais qui ont comme centre une belle énergie peuvent être un cocktail détonnant.



Le 4 février à la Philharmonie 2, ancienne Cité de la Musique, Alice apparaissait sous un aspect étrange. La narration dans la musique de Ibrahim Maalouf semblait se déliter dans un univers brumeux, sans suite véritable et les étapes du texte d'Oxmo Puccino avaient du mal à porter le spectacle dans un objectif précis. La question s'est posée sur le véritable sens de cette œuvre de théâtre musical : Est-ce une création ou bien un trip entre amis qui s'est bien déroulé grâce au soutiens des structures ? Cette question porte en elle la problématique qui inquiète tant d'interprètes : sommes nous dans une époque qui confond spectacle vivant et divertissement ?

Nous n'écornerons pas ici Oxmo Puccino, dont le livret manque de souffle, étonnant pour un narrateur aussi brillant dans ses chansons. Non plus nous égratignerons Ibrahim Maalouf dont le talent d'interprète n'est surtout pas en cause. Mais sa musique tient plus de l'anecdotique que de l'inspiration, tout comme une battue improvisée et incompréhensible. Face à eux, les phalanges de l'Orchestre du CRR et l'incroyable Maîtrise de Radio France réussissent à porter les quelques beautés de cette Alice. Malgré l'improvisation des figures de proue de ce spectacle, les jeunes ont tenu bon et offert, avec beaucoup de professionnalisme, le meilleur de leurs formations. « Au pays d'Alice » demeure un coup de bluff, mais aussi un signal inquiétant de la place que prend le divertissement dans les cœurs de ceux qui auraient pu aimer la musique.

Au Pays d'Alice

Oxmo Puccino, récitant, livret

Maîtrise de Radio-France

Orchestre des jeunes du CRR de Paris

Ibrahim Maalouf, composition, trompette, direction

Compte rendu, opéra. Paris, l'Européen. Le 28 janvier 2015. Albert Grisar : Bonsoir monsieur Pantalon, 1851. Les

Frivolités parisiennes.

Nicolas Simon, direction.

Les hasards de la vie parisienne, entre lampions et course contre la montre, nous apportent souvent un lot passionnant d'aventures et de risques. La barrière de Clichy, offre un brin de ce Paris exaltant des années folles, entre les théâtres de Montmartre et la brasserie Wepler, ce parfum surannée enivre encore de ses légendes des musiques étincelantes et joyeuses. A quelques pas de la colonne de Moncey, c'est le siège de L'Européen, une salle dévolue maintenant aux spectacles de musiques rock. Jadis sa scène accueillit la fine fleur du Music hall à la parisienne.

Un Pari(s) frivole et délicieux !

Mais ce 28 janvier, l'Européen revivait les fastes de naguère, avec la recreation en première mondiale de l'opéra comique d'Albert Grisar : Bonsoir Monsieur Pantalon. Albert Grisar, compositeur belge, a été injustement écarté de l'éternité musicale. Auteur des musiques dont le succès a traversé le XIXème siècle, ses partitions sont des bijoux qui explosent de charisme, d'inventivité et d'un subtil sens de l'humour et de la



mélodie. **Albert Grisar**, tout comme Florimond Hervé, est un digne compagnon d'Offenbach. Sa musique, dans cette « pantalonnade » qu'est Bonsoir Monsieur Pantalon, nous rend palpable l'émotion des soirées de l'Ambigu Comique, des femmes à crinoline, du Paris des fiacres, des lampions, une image que seuls Prévert et Carné ont retrouvé dans Les Enfants du Paradis.

Sans un orchestre de choc la musique de Grisar aurait subi un retour anecdotique, mais ce soir, le formidable Orchestre des Frivolités Parisiennes accueille avec enthousiasme cette partition pour nous l'offrir avec enthousiasme et une réelle énergie décapante. Suivant les recreations d'Auber (L'Ambassadrice), d'Hervé (le Petit Faust) et bientôt d'Halévy (le Guitarrero), les Frivolités Parisiennes ont bien raison de remettre au goût cette musique incroyable et inusitée dans ces heures de crise.

A la tête des géniales Frivolités, Nicolas Simon dirige avec une subtilité certaine et un goût irréprochable. Il offre à la musique de Grisar un réveil brillant, une clarté dans les mouvements et une énergie communicative. Son approche est constellée d'une multitude d'accents qui apportent à l'intrigue une réelle théâtralité et un lyrisme passionnant. Un talent à retrouver absolument.

Côté solistes, nous remarquons surtout l'incroyable performance de la soprano Anne-Aurore Cochet en Colombine, mêlant la grâce théâtrale à une voix stupéfiante, nous encourageons nos lecteurs à suivre ce jeune talent plein de promesses !

Le reste de la distribution demeure assez inégal. Avec quelques pépites tout de même, Alan Picol en savant est désopilant, Clara Schmidt est une amoureuse Isabelle charmante et Jeanne Dumat campe un Léléo correct. La Lucrèce d'Alicia Haté n'est pas très convaincante et le Monsieur Pantalon de Vincent Vantighem n'arrive pas à nous saisir dramatiquement. Par ailleurs, la mise en espace de Damien Bigourdian demeure assez faible, tenant plus du gag que du renouvellement du genre. Si les Frivolités Parisiennes sont au top musicalement dans la redécouverte du répertoire d'opéra comique, le déséquilibre d'une mise-en-scène un peu poussiéreuse laisse choir l'originalité de l'œuvre. Gageons que l'équipe des Frivolités Parisiennes reviendront à Grisar avec un spectacle qui renouvèlera le genre aussi brillamment qu'ils le font dans la fosse.

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle vie de l'opéra comique au cœur de son terrain d'origine, fait un joli pied de nez aux institutions consacrées qui ne jurent plus sur le talent mais sur la comptabilité des marchands de sièges. Saluons alors le courage de cette jeune compagnie et laissons nous porter vers des rivages inconnus avec le sourire des explorateurs !

Bonsoir monsieur Pantalon
Opéra comique d'Albert Grisar (1851)

Les Frivolités parisiennes

Colombine – Anne-Aurore Cochet
Isabelle – Clara Schmidt
Lucrèce – Alicia Haté
Lélio – Jeanne Dumat
Le Docteur – Alan Picol
M. Pantalon – Vincent Vantyghem
Deux porteurs – Thibaut Thézan et Jaoued El Hirach

Mise en espace : Damien Bigourdian
Orchestre des Frivolités Parisiennes
Nicolas Simon, direction.

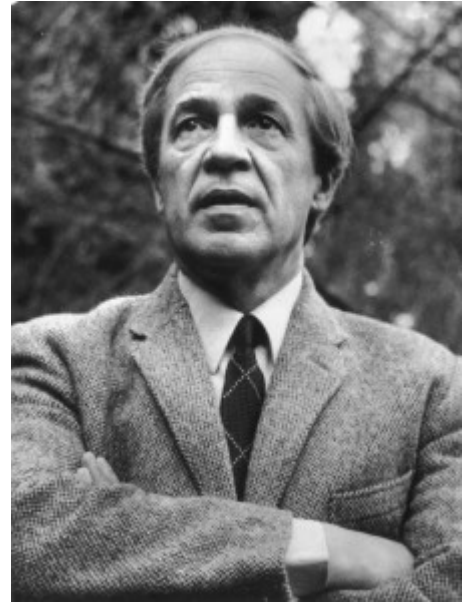
Compte rendu, concert. Paris,

**Philharmonie 1, le 3 février
2015. Boulez: Pli selon pli.
Varèse : Amériques. Marisol
Montalvo, soprano (Pli selon
pli). Ensemble
Intercontemporain, Orchestre
du CNSMDP. Matthias
Pintscher, direction.**

Une nuit magique, où l'hiver s'attache encore au ciel étoilé et aux lunes encore glacées. Sur le parvis de la Villette, la nef immense, tel un long cétacé semble dormir sous sa peau d'argent, mais son ventre gronde de lumière et bruisse d'impatience et d'éveil. La Philharmonie ouvre ses portes au maître qui la désira de tous ses sens, Pierre Boulez, dont le siècle est déjà proche, un siècle qui lui doit tant.

Le bel aujourd'hui...

Le retour des mystères incroyables de **Pli selon pli** et les vers sublimes de **Stéphane Mallarmé**, mais cette fois-ci dans le nouvel amphithéâtre de la Philharmonie de Paris (Philharmonie 1). Être confronté à un tel monument est en soi un vertigineux défi pour la sensibilité. La musique de **Pli selon pli** éveille, motive, incite et décline des mystères, une sorte de mystique sensuelle incarnée par la soprano qui est tour à tour vierge et enchanteresse, muse et élément. Dans ce rôle protéiforme, la très latine **Marisol Montalvo** a touché à la perfection la corde puissante du désir et du symbole. Avec une voix cristalline, plus incarnée que celle de Barbara Hannigan, elle offre à la partition de Boulez un souffle émotionnel plus sauvage, aux prises avec une sensualité exacerbée. Là où Hannigan offre l'extase des camélias d'hiver, Marisol Montalvo fait naître des orchidées des forêts vierges et des rosiers pourprés. La seule faille fut un léger défaut dans la prosodie dans le français, essentiel néanmoins pour saisir l'intensité de l'œuvre. Quand la voix laissa sa place à l'immense orchestre des **Amériques de Varèse**, le leviathan sembla chanter à plusieurs voix dans cette exposition splendide de mondes divers. « Amériques » poursuit une quête dans la nouveauté, un langage pléthorique des sons, nous avons entendu l'imaginaire d'avant-garde qui n'a pas pris une ride. La musique de Varèse est d'une colossale finesse et offre une multitudes de références. Surtout quand l'irruption de sirènes mécaniques parsème la pièce. Un clin d'œil à ce parti pris des choses que Ponge décrivit si bien, une sorte de manifeste pour la musique du quotidien, où la nouveauté n'est toujours pas lointaine ni inatteignable.



Pour ce concert aux couleurs diverses et complémentaires, l'Ensemble Intercontemporain s'associe à l'Orchestre du

CNSMDP. Dans les rangs de l'Intercontemporain, nous entendons la précision, la parfaite maîtrise des styles et des nuances tant de Boulez que de Varèse, ils forment une belle tête de proue à un orchestre du CNSMDP parfois en mal de cohérence et de justesse. Nous saluons néanmoins les musiciens qui ont démontré d'une manière remarquable une assise chevronnée dans ce répertoire et une réponse très vive face aux exigences de ces deux œuvres monumentales.

A la tête de ces deux univers différents, Matthias Pintscher est correct, mais, on remarque une battue quelque peu sévère et nerveuse. Dans Pli selon pli, sa direction ôte parfois une souplesse inhérente à l'œuvre, qui aurait pu la rendre un peu plus légère. Dans Amériques, sa direction demeure bonne mais un peu trop sur la retenue. A la Philharmonie maintenant les pas sont feutrés, une certaine émotion naît en sortant de cette nef d'argent et de verre, surtout quand au loin on aperçoit cet immense monument de la musique qui rappelle les vers de Mallarmé :

*« Cet unanime blanc conflit
D'une guirlande avec la même,
Enfui contre la vitre blême
Flotte plus qu'il n'ensevelit. »*

Compte rendu rédigé par notre rédacteur **Pedro Octavo Diaz**.
illustration : Pierre Boulez (DR)